

L'indicible angoisse  
du colonisé

Le conflit israélo-palestinien, c'est le plus souvent des chiffres glaçants : des morts, des blessés, des territoires colonisés... *Derrière les fronts*, le beau film d'Alexandra Dols, nous plonge dans une réalité quelquefois indicible. Il nous parle des traces ineffaçables que la violence coloniale imprime dans le psychisme des Palestiniens, victimes ou parents de victimes, témoins de la brutalité ou en proie à une perpétuelle menace. C'est le stress qui est « filmé » ici. Le bruit des bombes, la désolation d'un Palestinien gisant à terre, pris de soubresauts sous les rafales qui l'achèvent. Mais aussi les heures d'interminable attente aux check-points. Quand le destin s'apparente à l'arbitraire colonial. Un Palestinien ne sait jamais quand la foudre va s'abattre sur lui, l'attaquer dans sa chair, ou quand il lui sera refusé un passage sans autre raison que le désir d'humilier. *Derrière les fronts* a son héroïne, la psychologue palestinienne Samah Jabr. C'est elle que l'on suit. C'est elle qui témoigne du stress de tout un peuple et qui porte cette morale : « Résister, c'est rester et soigner. »

**Dates et les lieux de présentation du film par Alexandra Dols :**  
[derrierelesfrontslefilm.fr/agenda/](http://derrierelesfrontslefilm.fr/agenda/)

## MUSIQUE

## Nova, le grand mix

Chaque fin d'année, Radio Nova propose un coffret de près de dix CD. Cette fois, la station édite un opus qui fait suite à *Haute Musique I*, sorti en 2013. Ce second volume, avec six CD et près de cent titres, se veut aussi exigeant et contemporain, associant douceurs électroniques et cordes chatoyantes, raretés du monde et soul de caractère. Où se croisent Björk, El Michels Affair, Taylor McFerrin, Tom Misch, Julia Holter ou encore Gabriel Garzón-Montano.

**Haute musique II, Nova éditions.**

## EXPOSITION

Alberto Bali,  
« Construcciones »

L'artiste se veut rare. Cette courte exposition a donc valeur d'exception. Architecte, peintre, sculpteur, Alberto Bali revient en scène avec plusieurs bronzes, terres cuites et une poignée de toiles. Dans un univers parfois énigmatique, autant d'œuvres pleinement inscrites dans l'abstraction, où se confrontent force et élégance, les équilibres, les pleins et les vides, une culbute de formes entre les courbes rigoureuses et les arêtes sévères, déployées dans un langage peut-être pas minimaliste mais furieusement sobre, débarrassé de pathos. Au pur de l'épure.

**Construcciones, Alberto Bali, marché Paul-Bert, allée 6, stand 95, aux puces de Saint-Ouen (93), jusqu'au 10 décembre.**

Tragicomique  
atrabilaire

JEAN PIERRE LETEJUL/INA/AFP

## LITTÉRATURE

Avec *Casimir*, Arnaud Berreby propose un premier roman presque tendre et surtout désabusé.

≡ Jean-Claude Renard

Qu'on se souvienne : le héros de « L'île aux enfants », Casimir. C'est le costume choisi par un môme qui cherche un peu d'attention pour arriver au lycée un Mardi gras, en 1975, boudiné dans le textile. Un costume spectaculaire, à cela près que ce n'est pas le bon jour. Le ridicule ne tue pas, mais presque. Casimir, c'est aussi le prénom du narrateur (principal), baptisé ainsi par un père professeur de travaux manuels, cador du pli « vallée » et du pli « montagne » (technique de pliage de papier), passionné d'histoire, laudateur de Jean Casimir-Perier, éphémère président de la République entre 1894 et 1895 (quelle drôle d'idée !)...

C'était sans savoir, au moment du baptême, à l'orée des années 1960, que la fameuse émission, portée par un gugusse nourri de gloubi-boulga, allait prendre l'antenne en septembre 1974. De quoi pourrir une existence. Celle d'un narrateur devenu « un taxeur, un parasite », frayant dans le pognon, marié à une femme ayant trente ans de plus que lui, « ramassée » dans un club, emballée sur une chanson de Phil Collins. C'en fait le gigolo d'une acariâtre qui boulimise, mièvre et sincère, dont le seul engagement serait la sauvegarde de l'œuf mayo.

La rigolade, ou plutôt la fable, s'arrête là, dans ce premier roman

d'Arnaud Berreby (qui, pour le coup, évite l'écueil de l'autofiction). Foin de pays paradisiaque dans ce *Casimir*, subtile déambulation tragicomique atrabilaire dans l'univers des petites gens et des bourgeois à travers un personnage cultivant ses aigreurs, son rataplan d'emmerdé, passant de la candeur au cynisme, en butte à « une chienne de vie qui donne à jouir pour mieux castagner ensuite ». Ironisant sur les hard-discounts, les enseignants qui n'enseignent pas, cinglant des préretraités de Vitrolles (« ce vivier pour la jeunesse et la tolérance ») racistes et antisémites, tout en dessinant une ode à la banlieue rouge, à « la solidarité ouvrière », à ces « hommes aux cheveux gominés plaqués en arrière, le mégot de Gitane mais soudé au coin des lèvres sifflant un air canaille de guinguette ».

Parce que ponctué de titres pop-rock, où se bousculent en fond sonore Queen, David Bowie et les Rolling Stones, roman polyphonique et musical, social encore, moins cynique que désabusé, *Casimir* se déploie dans une langue orale et poétique, puisant largement dans la culture populaire. De Joe Dassin à Mort Shuman, de Nicoletta aux feuilletons télé à l'eau de rose. Même Hervé Vilard, « déjà démodé », y passe, comme les rayons d'une supérette G20. Arnaud Berreby exagère. Mais on n'exagère jamais assez. ●

**Casimir,**  
Arnaud Berreby,  
éd. Cédalion,  
136 p.,  
17 euros.

volontariste dans cette brume. Il aime l'actrice, il aime la femme, les deux confondues depuis qu'il a découvert que le théâtre permettait d'être quelqu'un d'autre un instant. Sortir de soi, échapper au temps.

Avec *La Villa*, un de ses films les plus sombres depuis *La ville est tranquille*, Guédiguian passe d'une volonté de réenchanter le monde à un désir farouche de dépasser la souffrance, d'atteindre une forme de transcendance à hauteur d'homme et de paysage. « On arrête ou on continue ? », se demandaient mutuellement Natacha et Jérémie dans *Mon père est ingénieur*. Cette phrase résonne en écho dans *La Villa*. Quand le chemin s'arrête-t-il et quand est-on encore capable de marcher, de débroussailler, de porter secours à ceux qui sont au bord ?

Il y a deux sortes de chocs chez Robert Guédiguian : ceux qui interrompent la course et ceux qui la relancent. Une crise cardiaque dans *La Villa*, et une déclaration d'amour et un débarquement d'enfants migrants. Après la fin des utopies communistes et socialistes, la disparition du monde ouvrier, le génocide arménien, la misère urbaine, le cinéma de Guédiguian, en 2017, intègre le drame des réfugiés. Ils prennent le visage de deux petits garçons muets sur lesquels veille une grande sœur fine et débrouillarde. La scène où elle leur donne à becqueter des graines d'oiseau avec de la confiture au creux d'un buisson crève le cœur. Celle où il faut nouer les mains des garçonnettes pour dénouer les deux autres qu'ils ne veulent pas se lâcher file cette métaphore.

Cette fratrie se fait miroir de la première. Les deux sont en détresse. Leur rencontre provoque une étincelle salvatrice. « Une parenthèse », suggère Angèle. Mais peut-être plus ? « Est-ce que je suis encore désirable ? », demande-t-elle à Benjamin. Comme si la vie prenait, chez Guédiguian, l'apparence d'une femme libre qui se laisse guider par son désir, quoi qu'il en coûte. Et que la mort, qu'il affronte jusqu'à la regarder en face, pouvait être belle : « On dirait qu'ils rêvent », murmure Bérangère devant deux corps qui, eux aussi, se tiennent par la main.

Le grand moteur chez le cinéaste reste le palpitant : entre amants qui ne supportent pas l'idée que l'un parte devant, entre parents et enfants, entre amis, entre humains, entre membres d'une troupe (combien peuvent, comme lui, montrer des images de ses comédiens à 20 ans ?). Le cœur, tant qu'il tient. ●